

Au début, quelques impresarios de lettres pensèrent qu'en offrant, — de loin en loin, — aux lecteurs, des sacs de pralines et de chocolats à la crème, des caisses de mandarines, ils les rendraient plus assidus.

Le règne des douceurs fut, — hélas ! — de courte durée.

Il fallut bientôt en venir aux paniers de vins fins dont chaque bouteille portait l'étiquette, — oh, combien fallacieuse ! — d'un clos réputé fameux.

Le lecteur devenant de plus en plus exigeant et de moins en moins assidu, on lui offrit des gravures... après la lettre ; on le combla de trésors littéraires à 0 fr. 25 le volume ; on le bourra de chronomètres à 3 fr. 50 ; on le satura enfin de « de récréations » en faisant passer, — chaque matin, — sous ses yeux, des rébus, de charades, des énigmes, des mots carrés et des devinettes tellement abracadabrantes que le sphinx, lui-même, aurait rougi de les proposer aux passants.

Des milliers de Français occupèrent leurs loisirs à se creuser la cervelle pour trouver la solution de ces intéressants problèmes.

De toutes parts les cédipes surgirent, les argus pullulèrent : nous ne fûmes plus seulement le peuple le plus spirituel de la terre, nous en fûmes aussi le plus sagace.

Cette sagacité qu'on put croire inopinément élevée à la hauteur d'une institution nationale, a eu le sort de beaucoup d'autres choses ; elle s'est usée et si l'on tenait à en retrouver maintenant quelques vestiges il faudrait aller les chercher dans des cantons éloignés, parmi les habitués de l'auberge du Cheval Blanc ou du café du Lion-d'Or.

Il n'est pas jusqu'à la politique dont les finesses, — pourtant cousues de fil blanc, — ne soient maintenant devenues impénétrables à la plupart d'entre nous.